

La grande évasion

Raymond Horn

Raymond Ferdinand Joseph Horn¹ est né le 5 avril 1924 à Barembach (Bas-Rhin). Pour ne pas servir dans l'Armée allemande, il s'évade le 23 juillet 1942, accompagné de deux de ses camarades, Marcel Malaisé et Paul Houtmann. Grâce à la complicité de son oncle, Georges Duppi, qui était garde-chasse, ils traversent la forêt de Salm par le « Sentier des passeurs ». A la frontière, ils sont guidés par deux passeurs jusqu'à Moussey (Vosges).

En gare de Raon-l'Étape, ils se cachent dans un train transportant de la ferraille. Tant bien que mal, ils parviennent à se creuser chacun un trou dans la limaille. Les mains en sang, la tête protégée par leur veste, ils parviennent jusqu'à Ambérieu.

De la Ligne de démarcation au camp de Schirmeck

Raymond Horn veut s'engager dans l'artillerie. Mais lorsqu'il a expliqué à un capitaine

français d'où il venait, ce dernier lui a dit : « Vous prenez la porte et vous rentrez chez vous ». Il est donc parti et s'est trompé de direction : c'est en arrivant sur la Ligne de démarcation à Buxy (près de Dijon) qu'il réalise son erreur. Il tente de fuir, mais il est repéré par une patrouille allemande qui ouvre le feu. Blessé à la jambe gauche, il est fait prisonnier et incarcéré à Dijon pendant un mois. Il est ensuite transféré au fort d'Auteville, « gardé par des miliciens : de vrais charognards », puis à la prison de la rue du Fil, à Strasbourg, pour finir au camp de Schirmeck (fin août 1942).

Grâce à l'intervention de son père, grand invalide de guerre 1914-1918 de l'Armée allemande, et à la secrétaire du chef du camp, Raymond Horn est libéré le 26 novembre 1942. « Sinon, j'étais bon pour la montée au Struthof ». Il est envoyé en Allemagne, à Niederklein, près de Cassel, pour travailler. Il tente, au bout de deux jours, de se faire la

¹ Raymond Horn a déjà publié un témoignage dans : *Le camp d'internement de Schirmeck. Das Sicherungslager von Schirmeck-Vorbruck. Témoignages* (Coll. Documents t. I de *L'Essor*), Schirmeck, 1994, p. 14-15. Les deux récits se complètent.



Raymond Horn (à gauche) et son cousin Maurice Guidat au *Reichsarbeitsdienst* en 1943. (Coll. Raymond Horn)

belle, caché dans du foin, mais il est repris. C'est ainsi qu'il est envoyé au RAD, à Dortmund, du 22 juin au 24 septembre 1943.

Du *Reichsarbeitsdienst* à la Normandie

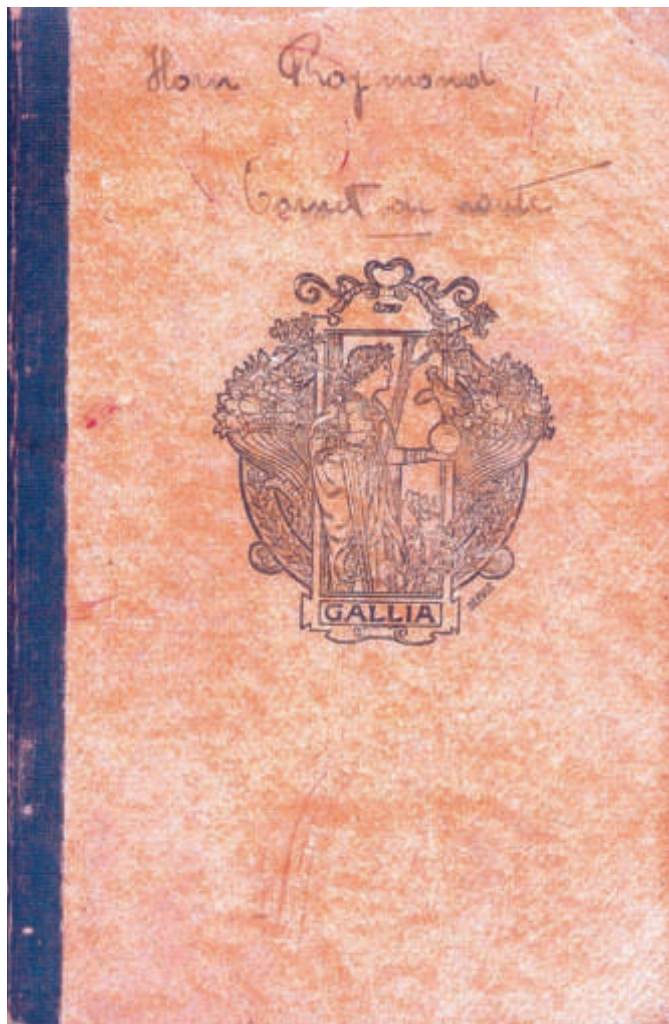
A peine rentré, Raymond Horn tente une nouvelle évasion. Le 8 octobre, il traverse les Vosges par le même «Chemin des passeurs»; il est alors accompagné de ses cousins Maurice Guidat et Florent Duppi. «En fait, nous suivions surtout les crêtes».

Pendant ce temps, sa famille est arrêtée et doit faire ses bagages pour être déportée en Silésie. Son père, arrivé en gare de Rothau présente ses papiers à un *Feldwebel*. Ce dernier, en considération des états de service de l'ancien combattant qu'il avait en face de lui, renvoie toute la famille dans ses foyers. «S'ils avaient eu affaire à un jeune SS, ils seraient partis!».

Arrivé à Moussey, Raymond Horn - entre-temps condamné à mort pour évasion et désertion - est accueilli chez M. et Mme Odile

qui lui ont fourni de faux papiers. Il voyage ensuite en train jusqu'à Nancy, puis dans un grumier jusqu'à Paris. De là, il parvient à rejoindre la Normandie.

«Le voyage s'est fait avec la complicité des cheminots: ils savaient ce que signifiait deux gars avec un sac à dos. A Paris, nous avons été conduits jusqu'au train pour Caen. Juste avant d'embarquer, des SS sont montés et ont sorti deux autres jeunes. A Caen, le contrôleur nous a prévenus: «Attention! Ne sortez pas tout de suite!». Il est allé vérifier comment se passait le contrôle à la sortie, puis nous a fait sortir de l'autre côté. Nous avions rendez-vous avec mon grand-père. Comme c'était la famille et que les Allemands pouvaient nous y retrouver, Maurice est parti vers la mer et, moi et Florent, nous avons été chez un couple d'enseignants de Thury-Harcourt, M. et Mme Pierre Laylé. Ils nous ont caché pendant près de six mois dans une chambre, parfois dans du foin. Très croyants, ils étaient bien avec le curé; Florent et moi allions parfois jusqu'à l'église et, de nuit, dans le parc d'Harcourt où stationnaient des chars allemands. C'est ainsi que le



Nous nous couchons assez tard
 manant et parvenant dans nos
 vêtements les mains se couchent
 Samedi le 31 9 44

Lève à 8H00 et déjeuner avec
 les hommes.
 Suis avec manant dans la
 cuisine et les chambres, puis
 Mais une grande surprise nous
 arriva par téléphone
 Orle Fleuri était à Paris venue
 d'Allemagne, il était à l'hôpital
 à Combray.

Vous pensez quelle joie fut la
 nôtre, le père de celle qui elle vit
 ces 4 ans dans les tortures.
 Je vais aller le voir demain avec
 manant et Yvonne
 Manant est parti le soir cette
 après midi et on l'attend avec
 impatience pour savoir des
 nouvelles.

Jizo a mélangé avec nos cigarettes
 par nos soins nous en ville
 par Yvonne pour aller aux
 voir rouge l'année chère
 un bonjour parer pour leur
 mari pas de motif et tout
 est fini le samedi après
 midi, nous fumes un bon en
 ville et s'achète les vêtements

Parmi toutes les couronnes et
 les gerbes déposées hier devant
 la statue du « Père la Victoire »,
 celle qu'apporta cette jeune
 Alsacienne a dû attendrir par-
 ticulièrement le cœur sensible
 du « Tigre ».

44

4H00 1/2 pour
 aller à la messe pour commémorer
 Il y avait beaucoup de monde
 à la messe et surtout pour aller
 communier !
 Nous rentrâmes à 9H00 1/2 et
 déjeuner de bon appétit, puis
 j'aider manant dans le ménage et
 la cuisine.

mesurer entre
 - à la maison
 la rue pour
 - et puis un
 se le temps
 e de Harter.
 - a 1 heure et
 - a la maison
 pour.
 comme confon-
 version pour
 dis- main rien
 vous.
 peu m'habiller
 et une petite
 se qui appa-
 - devant la
 Victoire.

Raymond Horn a tenu un journal du 15 septembre au 12 novembre 1944 qui comprend de très précieuses indications sur la vie quotidienne à cette époque.
 (Coll. Raymond Horn)



curé est un jour venu trouver Pierre Laylé: «Il faut que vos deux amis partent tout de suite: ils ont été dénoncés par une servante du château d'Harcourt». Nous avons alors déménagé à 30 km de Caen, chez un ancien capitaine de la Première Guerre mondiale qui était aveugle. Nous sommes restés chez lui jusqu'au débarquement allié du 6 juin 1944.

Du Maquis à la 1^{ère} Armée française

Grâce au bouche-à-oreille (maire, curé...), nous sommes entrés au Maquis. Je n'ai pas connu d'accrochage direct avec les Allemands. Une fois, nous nous étions camouflés en vue d'une attaque, mais, après le débarquement, les Allemands se déplaçaient toujours avec un camion plein de civils en guise de protection. Les Résistants ne pouvaient donc pas tirer. Et puis, notre armement était rudimentaire.

Lorsque les Américains sont arrivés, Maurice nous a rejoint. Nous avons suivi, avec le grand-père, les troupes alliées. A Domrémy, notre petit groupe s'est séparé. Pierre Laylé, sa femme et le grand-père sont partis, avec la

charrette, sur Colmar. C'est à cette époque que mes cousins ont appris que leurs familles avaient été déportées en Silésie».

Le 15 janvier 1945, je me suis engagé dans l'Armée française pour la durée de la guerre. J'étais à Belfort, à Strasbourg (pour la libération de la ville), puis en Forêt Noire. J'étais chauffeur dans la 9^{ème} division d'Infanterie coloniale (613^{ème} CMSM) et employé au ravitaillement en matériel des troupes.

Comme j'avais toujours du mal à marcher à cause de ma blessure à la jambe, j'ai été envoyé de Rastatt à Montpellier où j'ai été déclaré «réformé temporaire» le 19 septembre 1945 et reconnu Grand invalide de guerre à 90%».